

CORPS SENSIBLES LES JARRES DE LUNE DE BOHNCHANG KOO

September - October, 2016 | PASCALE NOBÉCOURT

page 1 of 2

CORÉE



Bohnchang Koo, série Vessels, Horim Museum, Séoul, Corée, 2006. Photo : Bohnchang Koo, Courtoisie Galerie Camera Obscura, Paris.

CORÉE

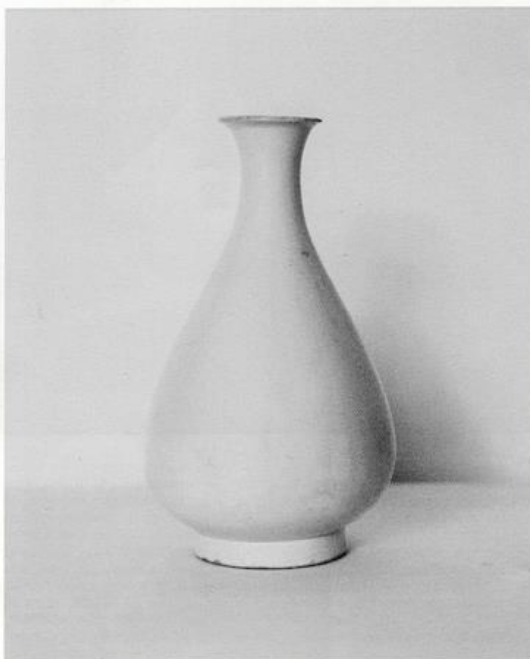
CORPS SENSIBLES LES JARRES DE LUNE DE BOHNCHANG KOO

À l'inverse des centaines d'images circulant quotidiennement à la surface de nos yeux sans y pénétrer – sitôt vues, sitôt oubliées –, certaines photos sont capables d'imprégner notre esprit au point d'y cheminer, voire d'y prendre place de manière durable, nourrissant notre construction personnelle du monde. Ainsi de ce portrait de Lucie Rie aperçu dans une revue par Bohnchang Koo (né en 1953), en 1989. Ce n'est pas la céramiste austro-britannique, photographiée dans son atelier, qui retient alors l'attention du photographe coréen – bien qu'il ait noté qu'elle était vêtue de blanc –, mais la Moon Jar du XVIII^e figurant à ses côtés, cadeau de Bernard Leach à son amie. Tout blanc lui aussi, dans le plus pur style de la Dynastie Joseon (1392-1910), l'objet dégage une présence le faisant davantage ressembler à un compagnon de route qu'à une simple céramique. Des années plus tard, en voyage à Tokyo, Bohnchang Koo retombe sur une série de photos de pièces blanches coréennes dans un magazine. Cette fois, c'est décidé, il fera lui-même des images de ces porcelaines si attirantes qui font partie des trésors de la culture de son pays.

Les natures mortes de Morandi ont été tellement revisitées depuis quelques années – tant par les céramistes que par les photographes – qu'elles sont devenues un lieu commun de la création. La série *Vessels* de Bohnchang Koo évite cependant la redite avec ses plans rapprochés d'objets placés, solitaires, en plein centre de l'image. La plupart des pièces proviennent de diverses collections privées et publiques où il est allé les photographier à travers le monde. Les expositions de la série ont ainsi permis de réunir dans un même espace, un peu à la façon d'un album de famille, les témoins dispersés d'une production qui fut longtemps l'apanage de la seule cour impériale coréenne.

Taches de peau

Dans une ambiance monochrome diffuse, teintée de gris ou de rose pâle, chaque jarre se présente frontalement. La grandeur du tirage met en évidence sans pudeur les moindres cicatrices ou taches de sa peau. Le lien entre contenant et corps éclate ici de façon poignante tant ces courbes de porcelaine semblent se confondre avec des rondeurs de chair. Bohnchang Koo, lui-même ardent collectionneur, voit et sait rendre palpable la présence des objets.



Photographie de Bohnchang Koo, série *Vessels*, 2006. Pièce de la collection du Horim Museum, Séoul, Corée. Photo : courtoisie Galerie Camera Obscura, Paris.

Palpable, tel est le mot qui monte aux doigts qui s'agitent derrière l'une des vitrines de la salle des céramiques de la dynastie Joseon, dans l'exposition *La terre, le feu, l'esprit* consacrée aux chefs-d'œuvre de la céramique coréenne, le printemps dernier, au Grand Palais à Paris. Il y a bien ce vase aux hautes épaules ornées d'un singe valsant dans les raisins peint en brun de fer sous couverte ou cette bouteille XIX^e au charmant motif de pivoine bleu cobalt sur fond azur – entre autres nombreuses beautés sorties pour l'occasion du Musée national de Corée –, mais ce ne sont pas eux qui excitent si impérieusement les doigts. La fautive, c'est une bouteille datée du XV^e ou XVI^e siècle, toute blanche, toute simple. Bien sûr, le fait que les empereurs de l'époque, bercés par les principes du confucianisme, prônaient des valeurs de sobriété et de modestie – dont elle est l'exemple parfait – fournit une base propice à la réflexion sur nos temps qui courent, mais ce n'est pas ça qui retient l'attention. D'ailleurs ce n'est pas l'attention qui est retenue, c'est un corps.

Un corps, retenu par un autre corps. On peut tomber amoureux d'une bouteille et se sentir frustré de ne pouvoir traverser la paroi de verre transparente qui nous sépare d'elle. À défaut, on reste

là, un peu bête, à tourner autour du cube de la vitrine, à se torturer le cou pour tenter de mieux la voir, à s'éloigner puis décidément revenir. On se surprend à s'interroger sur son creux intérieur. À force d'être bue des yeux, elle se dévoile peu à peu et l'on s'en sent timidement plus proche comme si la vue s'habitue doucement à l'obscurité de son mystère. Car elle porte le mystère, comme tout être aimé. Et l'on se découvre attaché à son pied légèrement abîmé, à sa lèvre frémissante, imparfaitement ronde, à la courbe vivante de son ventre ponctué de trois points, noirs comme des grains de beauté. Il y a aussi, et c'est presque un secret que l'on voudrait garder, ce très léger nuage d'ocre sous son col, sa « tache de vin », qui nous la rend encore plus vivante et singulière. Soudain l'on se souvient que, pour les Égyptiens, le hiéroglyphe du vase signifiait le cœur. Finalement, c'est peut-être cela, cette tendre, cette merveilleuse imperfection humaine des céramiques blanches coréennes que tente de nous montrer Bohnchang Koo à travers ses images présentées à la fin de l'exposition.

PASCALE NOBÉCOURT

Cette série de photographies est réunie dans un livre *White Vessels*. bckoo.com